L'OBSERVATEUR,

JOURNAL PÉRIODIQUE,

PAR

HÉRARD-DUMESLE.

Au temps et à la vérité.

N°. Ier.

AUX CAYES,

DE L'IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

1819.

Ce Journal paraît les 1er. et 15 de chaque mois.

Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de 25 gourdes pour l'année; 14 gourdes pour 6 mois, et 8 gourdes pour 3 mois.

S'adresser au Rédacteur.

L'OBSERVATEUR,

JOURNAL PÉRIODIQUE.

Du 1er. Mai 1819.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

ON a tant écrit sur l'économie politique, qu'il semble être impossible de rien ajouter aux idées des célèbres auteurs qui ont traité ce sujet; mais si l'on considère l'opposition de leurs principes à quelques vérités nouvelles que l'expérience a dévoilées de nos jours, on trouvera que cette matière est inépuisable, et qu'on peut glaner après leur moisson.

Les bases de l'économie politique, reposent essentiellement sur une bonne administration: elle doit être établie d'après une théorie de principes dont les avantages bien calculés, soient dégagés des inconvéniens que la pratique fait découvrir, c'est-à-dire, une combinaison tellement adaptée aux localités et en harmonie avec les ressorts du gouvernement; qu'elle offre cette facilité d'exécution; preuve de l'excellence de toute institution.

Il est nécessaire de dire ici que, nous entendons par le mot administration, ce moteur toujours actif qui imprime le mouvement à toutes les parties constituantes d'un état; met en valeur les ressources d'un pays; dessèche les marais; couvre les campagnes de riches productions; ouvre les canaux de l'industrie et du commerce; concourt à l'embellissement des villes et à leur salubrité; fait éclore les sciences et les arts, et pour arriver à la splendeur de l'état, rend, pour ainsi dire, la nature tributaire de l'homme.

Il est généralement reconnu que l'agriculture est le premier objet de l'économie publique: pour prouver cette vérité, nous n'irons pas fouiller dans les annales de la Chine, et répéter que de temps immémorial cette nation subsiste en corps de peuples, que sa puissance est fondée sur l'art de cultiver ses terres: nous avons des exemples plus près de nous, et le nom de *Reine des Antilles* que conserve encore notre belle île, nous rappelle l'époque

brillante de l'agriculture ; mais malheureusement des souvenirs cruels se rattachent à ces idées.

Pour accélérer les progrès de sa restauration, il est important de mettre en œuvre tous les moyens approuvés par l'expérience ; de substituer à ceux qui vicient d'autres plus compatibles à notre situation : cela posé, nous dirons, en thèse générale, que toutes les institutions créées dans l'état, doivent avoir un but d'utilité publique, vers lequel elles ne peuvent cesser de tendre sans devenir nuisibles : or, le vrai secret de l'économie politique, est de tirer de ces institutions le parti le plus avantageux au corps social.

Appliquant ce principe à l'agriculture, nous remarquerons que la Fête consacrée en son honneur, n'a fait jusqu'ici qu'effleurer le but, malgré la solennité avec laquelle elle est célébrée : pour prevenir la stérilité de ce spectacle majestueux, il faudrait, toutes les fois que le Ier. de Mai ramène dans nos villes le peuple des campagnes, rappeler à cette classe précieuse, qu'il vient recevoir le tribut de reconnaissances que la nation paie aux cultivateurs laborieux qui l'alimentent. Il est un mobile universel qui agit sur les hommes de tous les siècles et de toutes les contrées, c'est l'intérêt : non pas cet amour des richesses ; mais le désir de l'estime et la considération qu'elle entraîne : pour le mettre en action, il est indispensable d'attacher des récompenses nationales à cette cérémonie, de décerner des prix au cultivateur qui s'est le plus distingué dans les travaux champêtres. Par là on entretiendra une heureuse émulation dans les campagnes, et l'on parviendra à élever le peuple agricole au niveau de la place qu'il occupe dans l'état : perdez de vue cet objet, tout le reste n'est rien.

Quelques états de l'Europe ont fait une fatale expérience de cette vérité. Des usages vénérables par l'antiquité de leur origine, qui, pour la plupart, remontent à l'époque de la fondation des empires où ils paraissent s'être fixés, après avoir obtenu l'hommage des peuples, ont cessé d'leur paraître imposant : on a longtemps été frappé des effets, avant de chercher la cause du mépris que les hommes conçoivent pour des coutumes qui leur paraissaient saintes avant leur décadance. On a voulu appliquer a cette disposition, un viel adage qu'un publiciste moderne, a rendu avec des expressions si neuves et si énergiques

dans cette phrase : *le mepris qu'on a pour les grandeurs tombées.* Mais il était facile d'en expliquer la raison. Toutes les fois qu'une coutume perdera le motif que lui donnait l'éclat de la grandeur, l'opinion qu'elle inspirait cessera d'exister ; et, ôtez aux institutions les plus sublimes la force d'opinion, elles tomberont toutes. Entre plusieurs exemples semblables, nous en citerons un seul : la pompe qui accompagnait l'élection du Doge, ne paraissait plus qu'un simulacre ridicule, lorsque la puissance maritime de Vénise s'est éclipsée.

Nous ajouterons que des lois en même temps protectrices et répressives sagement appliquées, renforceraient cette puissance d'opinions et entraîneraient au but.

Un accroissement de population contribureait à raviver l'agriculture, et les beaux-arts s'en ressentiraient, il n'y a point de doute ; si l'agriculture influe sur les progrès de la population, celle-ci sert également à la rendre florissante. Je suis loin d'admettre le savant paradoxe du grand homme qui prétend, en marquant la différence de l'économie publique à l'économie domestique, que la multiplication est utile dans une famille et désavantageuse à l'état. La raison qu'il donne pour appuyer cette assertion, est trop peu satisfaisante pour un esprit judicieux : il dit que la famille étant destinée à se diviser un jour pour en former plusieurs autres, il est nécessaire qu'elle augmente ; mais l'état devant se maintenir, il faut qu'il reste le même : cela pourrait s'entendre de l'extension du territoire ; autrement ce serait un abus de raisonnemens préjudiciable à la prospérité publique ; et dans le sens que nous le prenons, il faudrait supposer que le même nombre d'individus qui peuplaient un espace limité, fussent répandus sur un territoire plus vaste : alors n'ayant plus entr'eux les rapports immédiats dont l'intimité fait la force de l'état, il serait impossible que le corps politique n'éprouvât point un affaiblissement sensible.

S'il est évident que l'agriculture, les sciences et les arts font la gloire et la splendeur d'un pays, on ne peut mettre en doute que la population en soit le principe vital : honneur à l'Ecrivain patriote et sensible qui a publié dans le N°. XIV, de l'Abeille Haïtienne, des réflexions si intéressantes sous le double rapport d'humanité et d'utilité publiques ! Nous pensons,

avec attendrissement, que le chef de l'état accueillera son avis, qu'il deviendra le Libérateur d'une nombreuse population proscrite par la politique liberticide d'une nation qui ose prononcer le nom de liberté, quand elle méconnaît les droits sacrés de l'homme. Oui, il arrachera ces malheureuses victimes des préjugés, à l'exil rigoureux qu'on leur assigne, sous le sol inculte des côtes de l'Afrique; il leur fera retrouver le bonheur, qu'ils croient avoir perdu pour toujours; dans les campagnes fleuries d'Haïti, et au milieu de ces ateliers où les arts naissans établisseut un nouvel empire: ils ne craindront plus désormais de se voir repoussés du sein de la nouvelle patrie qui les recueillera, et à la prospérité de laquelle ils auront contribué!...

Touchons un autre point: parlons des finances. Il est clair que c'est à l'administration première de cette branche qu'il appartient de réaliser les moyens de l'État, d'en faire un emploi si utile que semblables aux flots de l'océan, ils conservent un flux et un reflux salutaires.

Il est constant que ni le luxe, ni la somptuosité qui l'accompagne, ni l'abondance du numéraire entassé dans les coffres, ne font la richesse de l'état: elle ne peut exister hors de cette circulation qui vivifie toutes les professions de la société. Le luxe a de très-grands inconvéniens, et le faste qui l'entoure en est le principal, parcequ'il exerce une influence dangereuse sur les mœurs, et qu'il tend sans cesse à les corrompre; d'ailleurs, il suppose une prodigieuse inégalité de fortune: sous ces deux points de vue, nous concluons qu'il est contraire à la nature du gouvernement républicain; mais, quoiqu'en dise un moraliste sévère, il est moins funeste qu'un système d'économie qui couperait le nerf de la circulation: les profusions du luxe se répandent au moins dans certaines classes de la société qu'il active; au lieu que l'autre paralise tout, et fait langoir l'état comme un corps débile. De fameux érudits ont prouvé que les prodigalités de certains empereurs romains, considérées sous le rapport d'économie politique, ont fait moins de mal que la stagnation de l'or amassé par ce roi de Libie dont le nom est devenu une épithète qualificative. C'est ici que se présente la différence de l'économie publique à l'économie particulière.

L'argent étant le signe représentatif des échanges; plus il a

cours, plus il contribue à tout activer : il suit de là que, les dépenses nécessaires et de nature à faire fructifier les sciences et les arts, l'agriculture et l'industrie, loin de diminuer les ressources de l'état, les agrandit. L'éclat et la puissance qu'a acquis au 17e. siècle une des monarchies de l'Europe, dont le souverain protégeait les lettres et récompensait les inventeurs des arts, attestera à la postérité la grandeur de ce siècle et la force des principes qui donnèrent l'impulsion aux idées.

La suite au prochain Numéro.

LITTÉRATURE.

La Littérature dans sa partie narrative, embrasse toutes les sciences dont elle fait l'exposition, et sous ce rapport, les arts appartiennent aussi à son domaine, puisque sans elle, ils cesseraient d'être communicatifs : c'est donc sous un point de vue littéraire, que nous offrirons quelques réflexions sur un Abrégé de la Géographie de M. Pinkerton, publiée par M. Walckenaer.

Cet ouvrage classique et destiné à l'enseignement, contient des vues utiles rapidement énoncées ; mais on est étonné d'y trouver des erreurs plus propres à obscurcir les notions de la géographie, à retarder les progrès des sciences qui emprnutent son secours, ou auxquelles elle donne l'émulation, qu'à les diriger vers un but lumineux.

En parlant de l'île d'Haïti, à laquelle il conserve le nom de St. Domingue, M. Walckenaer fait une description monotone et infidèle : il ne parle en général du pays, de son sol et de ses productions que d'une manière superficielle et peu propre à exciter cet interêt qui captive l'attention, et réveille le désir irrésistible du savoir, qui fait franchir les mers pour aller interroger la nature en d'autres climats. Nous admettons qu'en marchant sur les pas de ses dévanciers, il ait eu d'excellentes raisons de ne pas s'attacher à décrire la sérénité du ciel d'Haïti, sa température variée, la diversité de ses sites et de ces aspects pittoresques dignes de fournir de nouveaux tableaux au pinceau du

peintre des Alpes, qu'il n'ait pas cru nécessaire de parler de ces plantes curieuses qui croissent dans nos fertiles plaines, et sur le sommet de nos montagnes délicieuses, où le botaniste formerait un receuil précieux ; qu'il ait abandonné aux soins du naturaliste les végétaux, les minéraux et les animaux. Fallait-il, pour cela dans sa Géographie politique, insinuer de si fausses idées sur l'esprit, le caractère et les mœurs du peuple ?

Si M. Walckenaer n'avait en vue que les succès d'une science dont les ramifications animent tant d'autres, il aurait poursuivi son objet ; dégagé de toutes préventions, ses descriptions fidèles eussent jeté une lueur sur cette partie de la géographie, où il y a tant d'obscurités répandues ; par là il eût intéressé en instruisant ; mais il a cédé à des considérations, il s'est moins attaché à instruire qu'à plaire à des détracteurs en voulant fortifier ces opinions terrassées par la force de l'évidence.

Après avoir défiguré la nation Haïtienne, l'auteur prétend que cette révolution à jamais mémorable, qui prépara son indépendance en donnant l'essort aux idées a ravi ce pays aux bienfaits de la civilisation. Qu'il cite donc une seule contrée de l'univers, où la civilisation ait fait des progrès plus rapides qu'à Haïti ? Il n'y a pas vingt-six ans que les ténèbres les plus épaisses de l'ignorance couvraient cette région du soleil ; et aujourd'hui le goût des baux-arts n'y est point étranger.

Comment le voyageur qui prendra cet ouvrage pour guide, se retrouverait-il au milieu de la population d'Haïti ? Quel analogie existe-t-il entre les insulaires de cette Ile et les barbares de Walckenaer ? Disons, pour l'honneur des sciences, qu'il a voulu ménager au lecteur ce délicieux étonnement qui naît des sensations produites par la vue d'un objet nouveau : mais quel que soit son motif, qu'il sache que le lecteur ne lui tiendra pas compte du plaisir qui naît d'une suprise agréable : toujours indigné d'être trompé, et surtout dans ces ouvrages où il va puiser des connaissances utiles, il se fait justice de leurs auteurs. Qu'il s'attache désormais à être vrai, il sera aussi intéressant qu'instructif.

Si les rapports de M. Walckenaer, sur un pays connu comme Haïti l'est par sa situation et l'étendu de ses relations commerciales, sont si peu fidèles, ne doit-on pas avoir une juste défiance

de l'éxactitude de ses descriptions ? Quand, il parle des vastes régions de l'Afrique, où les progrès de la géographie sont d'ailleurs très-bornés, malgré les relations des voyageurs ; prémunis par cette idée, chacune de ses pages ne fait qu'augmenter nos incertitudes au lieu de les dissiper. En effet, comment ne pas suspecter la véracité d'un fait dont l'éloignement force à recourir au concours des probabilités quand l'exposé de celui qu'il est possible de vérifier sur les lieux est dénué de vraisemblance ? enchanté de l'élégance du style de M. Walckenear, nous regrettons sincèrement qu'on ne puisse ajouter foi à ses recits : nous aurions senti en le lisant, ce ravissement que l'imagination éprouve en suivant le cours d'un fleuve qui parcourt majestueusement des campagnes fertiles, et va introduire dans une citée populeuse, l'abondance et la vie. Il prouve combien est juste la pensée renfermée dans ce vers de Despréaux :

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Discours Funèbre prononcé au Service de Feu A. Pétion, Président d'Haïti, célébré le 29 Mars 1819.

Quel devoir solennel et pénible nous rassemble en ces lieux ! .. Pour une seconde fois, ma voix fera retentir ce sanctuaire sacré du nom du grand Homme dont nous venons ici honorer la mémoire. Je vais renouveler la douleur universelle, et retracer les souvenirs de ce jour fatal, de ce jour de calamités où la République saisie de consternation et semblable au voyageur arrêté par les éclats de la foudre, fit entendre ce cri terrible: Aléxandre Pétion est mort ! ! !

Que ne puis-je, ô mes compatriotes ! vous peindre avec une éloquence mâle et touchante, les vertus de l'Illustre Chef qui mérita le beau titre de *Père de la Patrie*, et faire passer dans vos âmes ces vives émotions que sait produire le talent ! ! ! mais pourquoi invoquerais-je l'art ? vos cœurs ont-ils besoin d'être remués par une force étrangère ? non ! l'expression sincère de vos regrets,

m'assure que la simplicité de ce discours, ne diminuera point l'intérêt qu'inspire le sujet.

Pour rappeler ses services rendus à la Patrie, il faudrait d'un trait rapide embrasser l'ensemble de nos institutions, parcequ'elles portent toutes le sceau de son génie créateur. Parcourons nos campagnes, écoutons ce laborieux Cultivateur qui jouit en paix, au sein de sa famille, du fruit de ses utiles travaux; il nous redira que c'est au bon, au vertueux ALÉXANDRE PÉTION qu'il doit son bonheur. Interrogeons ce vieux Soldat, qui ne semble respirer que pour la défense de la Patrie, il nous citera avec enthousiasme les jours mémorables, où ce Héros le conduisit à la victoire, et son récit nous transportera aux plus brillantes époques de notre gloire militaire. Pénétrons dans l'enceinte auguste de nos Lois: c'est là que le Législateur nous le représentera, fondant la République sur les colonnes inébranlables de l'Indépendance, et consacrant cette précieuse LIBERTÉ qui est le garant de nos droits. Le Magistrat aussi reconnaîtra dans ses jugemens, l'action des Lois auxquelles il imprimait un caractère inéffaçable. Tous les citoyens formeront ensemble un concert unanime pour prononcer l'éloge du Père de la Patrie; et l'univers joindra à leurs voix, les témoignages de son admiration.

Ses principes libéraux ont porté le nom haïtien au-delà l'immensité des mers. L'Européen étonné de voir les élémens de la civilisation se développer sur les bords sauvages de l'Amérique; et surtout chez une nation qu'il plaçait à un degré si éloigné des autres, rendit hommage au grand Homme qui prouva que le génie n'est pas l'effet de l'influence du climat.

Telle est l'origine de cet ascendant puissant que les esprits d'une trempe supérieure exercent sur les autres hommes; les événemens qui anéantissent ceux-ci ne servent qu'à les élever, et à les pousser à leur but. Durant les désastres politiques qui affligèrent la Patrie, et lorsque des tyrans voulaient l'asservir, on vit cet homme célèbre la défendre avec ce dévoûment extraordinaire qui mérita les honneurs de l'apothéose aux héros de l'ancienne Rome et à ceux de l'antique Grèce. On le vit toujours calme au milieu des orages, et libre au milieu des fers qu'on rivait autour de lui, suivre constamment le grand projet de la régénération d'Haïti.

O toi ! qui pèses en tes mains les destins des états ; toi qui les élèves et les abaisses à ton gré, Sublime Auteur de la nature, n'as-tu créé tant de vertus, tant de grandes qualités que pour être ensevelies dans la tombe ? . . . mais qu'entends-je ? en tournant mes regards vers les voûtes de ce temple, une voix secrète pénètre jusqu'au fond de mon cœur, et me dit : " Arrête ! crains de profaner. . . . le Maître de l'univers a disposé d'Aléxandre PÉTION : il faut qu'Haïti souscrive à ses décrets. " O mes amis ! vous l'avez vu briller au milieu de nous, telle qu'une étoile qui dirige la route du vaisseau lancé sur la surface de l'océan, vous l'avez vu couvert de cette gloire pure qui ne coûta jamais des larmes à l'humanité, vous l'avez vu un moment ; et soudain frappé par la mort, il a disparu ! ! ! Je vois vos sanglots se presser, des souvenirs déchirans viennent assiéger votre imagination, vous vous retracez ce premier instant où le bruit de la mort du Président d'Haïti se répandit ; et les sensations que vous éprouvâtes alors se reproduisent. Suspendez le cours de vos larmes, que la raison enfin l'emporte. Ce génie puissant qui iustitua la République, qui la protègea en son berceau contre les attaques de ses ennemis, et l'éleva au rang qu'elle occupe parmi les nations, vivera à jamais dans ses œuvres.

Père de la Patrie, toi dont le nom révéré s'identifie à l'idée des bienfaits, du sein de l'immortalité, vois un peuple fier de sa liberté, t'offrir ses hommages et ses vœux, et daignes lui sourire.

Que ce jour solennel, rappelle à ceux qui sont chargés de conduire les nations, qu'il n'y a de vraie gloire que l'amour des citoyens.

AGRICULTURE.

Dans notre article sur l'Économie politique, nous avons considéré l'influence de l'agriculture sur la prospérité de l'état, nous avons offert des réflexions générales sur les moyens propres à la restaurer, nous entrerons ici dans des détails particuliers, nous suivrons le cultivateur dans les travaux des campagnes, nous lui transmettrons les observations qui ont été faites sur son art, et qui sont

autant de moyens de faire fructifier son champ. C'est surtout aux sucriers qu'il nous importe de communiquer les notes intéressantes que nous avons recueillies sur la fabrication de la denrée qui fait sa richesse : heureux si nos soins sont de quelqu'utilité !

On ne saurait assez recommander l'usage de la charrue, puisqu'elle est d'une utilité généralement reconnue, et appuyée par l'expérience des peuples agricoles ; non-seulement cet usage épargne les bras, mais bien plus que le travail de la houe, il donne à la terre une disposition favorable au développement du germe végétatif.

Il faut donc secouer le joug de l'opinion qu'un préjugé fastueux avait ci-devant établie en ce pays contre cet instrument précieux à l'agriculture ; mais dont l'usage était regardé comme nuisible dans les terres légères. Beaucoup de personnes pensent encore qu'en labourant ces sortes de terroir, on ôte aux racines des plantes qui y sont cultivées, cette ténacité qui les identifie au sol, qu'on rend par là, leur existence précaire, qu'ils deviennent enfin susceptibles d'être détruites par le moindre choc, produit par des causes naturelles ou accidentelles. Cette erreur s'était tellement accréditée autrefois, que dans les terres fortes mêmes, on en ignorait l'emploi Nous avançons avec certitude que le moindre examen suffit pour détruire cette assertion ; car il est démontré par l'évidence que la charrue peut être employée avec avantage dans toutes les terres, qu'il s'agit seulement d'établir une judicieuse proportion dans le labour: une terre forte demande des sillons profonds : elle veut être hercee et roulée avec soins mais il faut ménager l'enfoncement du soc dans les terres légère Il est des charrues qui, par leur structure, sont particulièrem adaptables à ces espèces de fond: cette nouvelle invention est à l'amérique du nord. C'est là surtout que l'expérience en justifie l'usage, et prouve l'efficacité de cette machine, pour la culture de la canne à sucre.

Nous dirons en faveur de cet agent puissant de l'agriculture, qu'il prouve d'une manière palpable que l'art est utile aux progrès de la nature. Plusieurs habitans estimables dans des vues favorables à la prospérité publique, ont commencé à labourer leurs terres, et le cito en Etienne Berret, propriétaire, à Cavaillon, a fait à ce égard des essais qui ont eu le plus grand suc-

cès : nous pensons que son exemple trouvera beaucoup d'imitateurs, et que des personnes arrêtées jusqu'ici par de puériles craintes, n'opposeront plus a des faits, de vieilles maximes viciées dans leurs principes.

Voici les notes que nous avons promises à nos lecteurs : elles sont de M. D. C..., auteur d'un memoire sur le sucre, dont nous avons le manuscrit. Il commence son ouvrage par cette réflexion. „ Les soins de la culture perfectionnent les fruits de la terre : en général les belles cannes font le beau sucre, et laissent peu de choses à faire à l'art. „ Ensuite il passe rapidement à son objet.

„ On peut diviser, dit-il, les cannes aqueuses en cannes sèches. Les cannes acqueuses, vertes, herbacées, croîssent dans les terres neuves, riches, profondes, humides et dans celles qui ont été fumées. Cette plante prend dans ces terres un accroissement prodigieux, se couche, pousse des jets, des nœuds supérieurs et des racines qui sont proches de terre. Ces racines s'implantent dans le sol, et poussent de nouvelles cannes : la canne ombragée de toutes parts ne recevant point l'action directe du soleil, ne peut parvenir à maturité, son tissu est spongieux et son sucre noyé dans une grande quantité d'eau, est insipide „

Il parle des inconvéniens qui suivent la coupe de la canne en ces termes :

" Les cannes fermentent avec facilité, et peu de temps après qu'elles sont coupées, il faut éviter par conséquant d'en couper une trop grande quantité à la fois, elles s'aigrissent très-rapiment exposées au soleil, on obvie à cet inconvénient en les ettant en tas "

Voici le remède qu'il indique :

„ Lorsqu'on roule des cannes aqueuses ou fermentées, il faut voir soin de laver plusieurs fois le moulin dans la journée, les gouttières et le bassin. Le vin de cannes dépose très-vîte une substance visqueuse qui agitait promptement, et qui agit en qualité de levin sur le nouveau vin de cannes."

„ Le sucre a, dit-il, trois ennemis : la fermentation qui le détruit, le feu et la chaux qui en diminuent la quantité, et la qualité. Le vin de cannes fermenté éxige plus de lessive, parce que les acides sont plus développés. Il n'est pas en état de

résister à l'action du feu, comme celui qui n'a pas ce vice, parcequ'il est en partie décomposé.

„ Le vin de cannes aqueux, continue-t-il, ne peut être amené à cristalisation que par une longue ébulition. L'ébulution brise le grain, et comme le sucre exige une plus grande évaporation pour attraper ce point de la cuite, le feu brûle le sucre qui n'est plus défendu par l'eau, le rougit et le convertit en sirop amer, qui n'est en parti que du sucre brûlé et détruit par le feu. Pour remédier autant qu'il est possible à ces inconvéniens, il faut avoir un bon équipage de chaudières du chauffage, bien sec, des chauffeurs actifs, afin d'abréger le séjour du sucre au feu.

„ Le vin de cannes aqueux qui n'a point fermenté, demande peu de lessive, et se nétoie avec facilité, parcequ'ayant peu de densité, l'action de la lessive est plus prompte, les écumes se séparent plus aisément, et le temps qu'il reste sur le feu, donne celui de l'écumer. Le sucre qui en provient a peu de grain, pèse peu: mais blanchit aisément.

„ Les cannes fumées sont les plus rebelles et sont celles qui demandent le plus les secours de l'art.

„ On doit se garder de jeter de l'eau dans les chaudières, lorsque le vin de cannes est aqueux, on augmenterait tous les dangers du feu, en retardant l'évaporation.

„ Le défaut opposé est la sechéresse. Ce vin de cannes est épais, visqueux, contient peu d'eau, beaucoup de sucre et d'écume: sa densité, s'oppose à leur séparation et la rapidité avec laquelle il cuit, ne laisse pas le tems de l'écumer: le remède est d'ajouter de l'eau dans la Grende, il est rare de trouver de pareils vins de cannes, excepté dans les terrains élevés et dans les années sèches. "

Il explique ainsi l'effet de la sécheresse:

„ Quelquefois la sécheresse fait aigrir les cannes, au point qu'il n'est plus possible d'en extraire du sucre. Il faut alors suspendre la roulaison, attendre le retour des pluies, et laisser agir la végétation pendant dix ou quinze jours; il rétablit les choses dans leur état.

„ Les cannes trop jeunes sont aqueuses; ce qui est indiqué par la verdure. Les cannes passées tendent à la fermentation; ce que l'on reconnaît à la couleur rouge des nœuds qui annoncent le

développement de l'acide, en général il est avantageux de prématurer les cannes ; on gagne sur la qualité, on n'est pas dominé par les évènemens et on accélère ses jouissances. „

La suite au prochain Numéro.

VARIÉTÉS.

Rendons hommage à ces augustes pasteurs, dont la conduite inspire un saint respect pour la religion ; mais déversons le calice de l'amertume sur les bigots et les hypocrites : car, si un bon prêtre est le médecin des âmes, s'il répand sur leur plaie, le beaume salutaire de la morale évangélique, un mauvais prêtre est l'ennemi du genre humain, il infecte la société du miasme contagieux que produit le fanatisme : l'exemple que nous citerons le prouve.

Un petit curé qui commença à signaler son zèle dans ses prônes, par des déclamations, sinon remarquables, du moins fougueuses et intolérantes, se distingua plus particulièrement par ses intrigues dans un voyage qu'il fit au Port-au-Prince. Le gouvernement pour le rendre moins dangereux, le relégua dans un bourg voisin des Cayes, où des ruines vénérables semblent triompher du Temps. L'époque de sa retraite fut celle de sa célébrité : c'était une fureur d'aller aux messes du petit abbé : bientôt les avenues qui aboutissent à ce quartier, n'étaient remplies que de jolies pélérines suivies de galans chevaliers, qui portaient leur rosaire et leur *ridicule*. Souvent les chevaux haletans de ces nouveaux Dunois s'abattaient, et ils revenaient de cette course les bras en écharpe, tels qu'on nous représente les paladins au sortir d'un tournois.

Ces voyages donnèrent lieu à des descriptions en prose et en vers. Voici un morceau extrait d'une de ces pièces :

Où courez-vous, charmantes pélérines ?
Que cherchez-vous dans ce triste séjour ?
Les Jeux, les Ris, enfans du tendre amour
Se plairaient-ils à contempler des ruines ?

— Avec respect parlez de ce saint lieu,
Là, d'un abbé, la pieuse éloquence,
De nos autels relève la puissance.
Il parle aux coeurs, tout en parlant de Dieu.
Des oracles divins, interprête fidèle,
La grâce à ses accens vient ranimer le zéle.

Remarquons en passant que les vieilles rivalisaient de zèle avec les jeunes. Cette espèce de vertige avait tellement gagné, que des jeunes gens fanatisés par lui, ne rêvaient plus que colloques mystiques ; se détachaient de toute idee de Patrie, et ne voyaient dans notre émancipation politique, qu'un attentat contre le ciel, suivant la fausse application qu'il leur apprenait à faire de cette maxime : *Toute puissance vient de Dieu.* Maxime sainte à la vérité, mais trop souvent profanée par la théocratie qui en étaya le despotisme.

Ce petit hypocrite, après avoir essayé sourdement de diviser les citoyens et se voyant découvert est parti pour France. Rendons grâce à Dieu qu'il ne respire plus l'air pur de la tolérance : mais si d'un côté, ses tentatives ont échoué, de l'autre elles ont réussi ; sa doctrine a fait des sectaires, qui, pour se séparer des autres croyans, ont pris une denomination particulière. Les pieuses sœurs, dépositaires des saints mystères enseignés par ce directeur des consciences timorées, aimeraient mieux *nous éclairer des flammes allumées au flambeau de leur zèle* (1), que de s'approcher des sacremens administrés par d'autres prêtres. Les gens sensés se consolent de ce scandale, en pensant que M. l'abbé rendra compte un jour à l'Être des êtres, d'avoir empoisonné les cœurs du venin de l'intolérance.

Sans la prévoyance des autorités, il eût emporté en quittant ces bords, un des ornemens précieux de l'Eglise qu'il desservait.

—— Encore un jongleur !!. On sait ce qu'a produit dans l'antiquité, l'exagération du systême de Pythagore, si décrié par ceux qui n'en connaissent que les abus : l'enthousiasme de ses disciples, out a l'opinion de la transformation des corps. Si quelque chose

---

(1) Ces expressions ont rapport à l'incendie dont la ville fut ménacée, il y a quelque temps.

peut assimiller les erreurs philosophiques à celles du stupide vulgaire, et prouver qne l'homme part de la nature pour arriver à l'art, et que l'art le ramène à la nature : c'est sans contredit de semblables résultats.

Un nommé Yapo, croyant posséder l'art surnaturel de la magie, et intimement persuadé que sa puissance pouvait changer la forme et la substance des corps, s'indignait, disait-il, de se voir disputer la suprématie par un enchanteur des environs. Un jour il le poursuivit, et sur le point de l'atteindre, il crut le voir soudainement métamorphosé en arbre : il abat l'arbre, qui prit à ses yeux la forme d'un cabri ; il tranche la tête du cabri ; sa puissance s'evanouit, et il vit un homme étalé mort. Que de gens sont dans l'état d'aveuglement où était Yapo ?.. Comme ces visions démagogiques n'en imposent plus de nos jours, la justice coudamna l'action.

—— Il a paru le 1er. d'avril, une réponse à un mémoire qui circulait dans le public ; on remarquait que cette production nouvelle se distribuait dans un grand panier ; ce qui d'abord établit des préventions contre elle. Quelqu'un disait que c'était *le panier percé.*

Un lecteur indulgent croyant y trouver de la véracité dans les faits, vainquît le dégoût qu'inspire la lecture de ce fatras ; mais, bientôt désappointé, il s'écria avec dépit : *Ah ! c'est un poisson d'Avril !* On lui fit remarquer que le calembourg ne valait rien. *Mais*, répliqua-t-il, *sur un méchant écrit peut-on faire un bon calembourg ?*

I —— Tout le monde connaît l'auteur d'un certain libelle en manière de réplique, et son aventure *touchante* chez un Capitaine de cette ville. Un plaisant, le voyant passer sa canne sous le bras, dit à cette occasion : M** porte son bâton, comme Saint-Laurent son gril, pour nous faire souvenir de son martyre.

ÉPIGRAMME,

En voyant le portrait d'un *certain Auteur*, exposé dans le cabinet du Peintre des Cayes.

Hier on exposait, chez le Peintre, un portrait

Où, d'un Quidam, le plat visage
Était ressemblant trait pour trait;
Tant séduisante était l'image
Qu'on baîllait même en la voyant.
Or, chacun regardait; et, tout d'un sentiment,
Chacun louait et l'Artiste et l'ouvrage.
C'est bien lui, disait l'un; oui... plus je l'envisage,
Et plus je le trouve frappant.
— Dites plutôt *frappé*, reprit l'autre plus sage.
— D'honneur, dit le premier, il est.... il est *parlant*....
— *Ah!* répliqua le second, *c'est dommage!*...

F.

NOUVELLES DE L'INTÉRIEUR.

Des lettres particulières écrites de l'armée expéditionnaire, de la Grande-Anse, dans le courant du mois passé, confirment les nouvelles qui circulaient dans le public sur la rencontre imprévue du 18e. régiment avec le fameux *Goman*. A l'apparition de nos braves, sa bande fit une décharge et chercha son salut dans la fuite: sans le travertissement de leur chef sous un habit de femme et l'extrême fatigue qui obsédait nos troupes, il eût tombé indubitablement en notre pouvoir.

Deux hommes et une femme furent pris, et ils rapportent que ces insurgés sont divisés en petites corhortes errantes, et que Goman lui-même se tient d'ordinaire dans les montagnes les plus accessibles dont le pays est couvert. Il est constant d'ailleurs qu'ils sont aussi pressés par la famine que par les colonnes mobiles destinées à les expulser.

Les trois insurgés dont s'agit, pourront contribuer à faire découvrir la retraite des autres On pense généralement qu'ils ne seront pas inutiles, employés comme guides de l'armée.

—— Un de ces attentats qui effraient la société signala la nuit du 15 ou 16 d'Avril. Quatre individus conçurent le projet de piller une embarcation qui faisait voile pour Aquin; ils partirent de cette ville armés de *briquets* et de pistolets; en suivant le rivage de la mer, ils arrivèrent à l'Islet-à-compagnie, distance d'une lieue du

port, où ils trouverent un frêle esquif; ils l'orientèrent de leur mieux, le lancèrent à la mer et le dirigèrent sur la *Louise* (nom de l'embarcation). La difficulté d'aborder une barque semblable leur suggéra l'idée de feindre d'être un canot de port, chargé de faire la police de la rade, et d'arrêter les marins déserteurs. L'armateur ne pouvant supposer que des pirates osâssent former une tentative si téméraire sous les yeux de la police, les laissa monter à bord avec confiance. Ils continuèrent à jouer le rôle qu'ils avaient commencé tout pendant qu'ils appréhendaient quelque chose; mais aussitôt qu'ils sûrent qu'il n'y avaient point d'armes à bord, ils massacrèrent avec la ferocité des tigres, tous ceux qui y étaient, et se livrèrent au pillage le plus effréné. Deux adolescens échappèrent comme par miracle à leur fureur.

On eût dit qu'une main divine avait frappé ces scélérats: ils ont été tous successivement arrêtés l'un à la rivière des mornes; deux autres s'étaient engagés à bord d'une barge qui faisait route pour l'Anse-d'hainault: ils furent pris pour renforcer l'équipage de l'Aviso de l'etat le *Kettsk*, commandé par le capitaine Lindor. Arrivés en cette rade, ils n'ont pu échapper à la vigilance du ministère public: le quatrième a été arrêté à Aquin.

Ils furent livrés au tribunal criminel de cette ville qui vient de prononcer contre eux, la peine de mort; ce jugement sera exécuté incessemment.

——Une circonstance singulière s'est présentée, lorsqu'on conduisait en prison les deux criminels pris par l'Aviso de l'état dans la barge. Un individu confondu dans la foule qui les suivait, s'étant avancé pour les voir de plus près, fut reconnu pour un contumax. Aussitôt il fut deposé dans un cachot: cette circonstance fit dire aux gens qui croient a l'influence de certains jours, que celui-ci était fatal aux coupables.

Prix des provisions suivant leur vente en partie ou en gros:

Farine,	12 à 13 Gourdes le baril.
Morue,	7 Gourdes le quintal.
Maquereaux,	

manqu

Harengs, 7 à 8 Gourdes le baril.
Saumon, manquant
Porc, 34 à 36 Gourdes le baril.
Bœuf, 16 à 20 Gourdes le baril.
Beurre, 30 le quintal.
Mantègue, 30 à 32 Gourdes le quintal.
Savon, 4 G et demie à 4 Gdes. trois quarts la caisse.
Harengs fumés, 2 Gourdes la caisse.

Le café a subi plusieurs variations; mais il se soutient de trente à trente deux sous: il n'a guère augmenté que de deux sous dans les places où il y a une grande concurrence.

La fréquence des encans est une preuve de peu de numéraire en circulation. Depuis quelques jours on trouve dans les ventes publiques, et à un prix médiocre, des objets fort estimés.

ARRIVAGE des Bâtimens dans le Port des Cayes.

Le 6 Avril, la goëllette anglaise Endéavour, cap Dow, v de la Jamaïque sur Jest. — Le 6 do la goël hol Cléantis, cap Martin Servau, v de ste Marthe, ch de comestibles. — Le 10, le bric danois Neptune, cap Jacobsen, v du Port-au-P., ch de café et du bois de campêche. — Le 15 le bric hambs. Emilia, cap Klaver, v du Hâvre de Grace, ch march sèches assorties.

Le 16 Avril. — Le bric danois jeune Mathilde, cap Tuvachson, de Bordeaux, chargé de vins, provisions, etc. — Le 19 Kech haynn. Neptune, cap Aug. Gerbier, v. de Regged Island, chargé de tabac et de sel. — Le 22 La goëllette américaine Decatur, cap Jh. Low. v. de Baltimore, ch de vin et comestibles. — Le 26 La goëllette américaine Good retourn., cap Llddle, v de Baltimore, ch de comestibles. — Le 29 La goëllette hollandaise Maria, cap Jques. Laroche, v de Curacao, ch de march sèches. — Le 29 La goëllette anglaise, l'Henry, cap Nathcave Griffitch, v de Curacao, ch de sel.

DÉPART des Bâtimens.

Le 12 Avril, Le Navire hol Thétis, cap W. Goods, all. à Jacmel h de café et de campêche. — Le 14 le bric-goëllette prus. l'Hoffnung, cap K. les Moulin, all a Dunkerque, ch de café et de campêche. — Le 17, la goëllette ameri. Volunter, cap Holmes, all à Balt. ch de café, la goël. amér. Rinsing Stale, cap Bin. Davis all à N-Yorck ch de café, cacaos et campêche. — goël à 3 mats Aug Intrépide, cap Jonh Manson, all à cuba, la goël hait Belle créole, cap J Brisson, all à curacao sur l'est. — Le 20, la goëll amér Minerva, cap Snon all à Wilmenron, ch de café, — Le 22, la goëll amér Chance, cap W. Patterson, à all Wiccas.

sez, ch de café. — Le 26, le bric napolitain Nanette, cap Gand, all. à Marseille, ch de cafe, etc., la goëll holl Cléantis, cap M. Servan, all à curacao, ch de café. — Du 27, le bric danois Neptune, cap Jacobsen, all à espenhaque, ch. de café et campêche. le navire anglais Hélène, cap J Ceriyle, all à Glasgon, ch de café et campêche, le bric hayt Anne Valentine, cap P. Tambour, all à curacao, ch de quelqus provisions.

ÉNIGME.

I. Nous sommes deux frères jumeaux,
Qu'une secrète antipathie
Force à demeurer dos à dos:
Sans nous être vus de la vie,
Même vertu, même défaut,
Même humeur en nous se décèle;
Quand je gèle, mon frère a chaud,
Et quand j'ai chaud, mon frere gèle.
De bas en haut,
De haut en bas,
Nous alternons dans notre route:
Lorsqu'il y voit, je n'y vois pas;
Quand je vois clair, il ne voit goutte.
Quoique nous soyons bien connus
Sur la terre et même sur l'onde,
Nul mortel ne peut, dans le monde,
Se vanter de nous avoir vus.

F.